

## NOTICES

SUR L'HISTOIRE ET L'ADMINISTRATION DU BEYLIK  
DE TITERI.

## PREMIÈRE PARTIE.

*Les Beys.*

## I.

En 1517, le célèbre fondateur de la Régence d'Alger, Baba Aroudj, occupa la ville de Médéa, après avoir défait à Ouedjer (1), dans la Mitidja, l'armée de Hammad ben Abid. Il laissa dans cette ville une garnison d'infanterie turque et quelques-uns des cavaliers, andalous émigrés, que ses galères avaient récemment amenés d'Espagne à Alger.

L'année suivante, 1518, Baba Aroudj, forcé d'évacuer le Mechouar de Tlemcen, et poursuivi par l'Espagnol Martin d'Argote, succomba sur les bords de l'Oued El-Malah (le Rio Salado (2)).

---

(1) Voir le récit de cette expédition d'Aroudj, à la page 168 du deuxième volume de la *Fondation de la Régence d'Alger*. Il n'est pas certain que le combat décisif ait eu lieu sur les bords de l'Ouedjer : d'après Haedo, ce fut sur les rives du Chelif ; et les considérations par lesquelles les auteurs de la *Fondation* attaquent son assertion sont loin d'être toutes concluantes. En tous cas, il n'est pas question de Médéa dans les textes de ces auteurs, ni dans ceux qu'ils citent. — N. de la R.

(2) Plus probablement à l'Oued Isly ; voir à ce sujet, la *Revue Africaine*, t. IV, p. 46 ; et, dans l'*Histoire d'Oran* de M. Léon Fey, p. 33, une intéressante appréciation de M. le général de Montauban sur le lieu probable de cet événement.

— La rédaction croit devoir ajouter, à la note ci-dessus, que le lieu de la mort du premier Barberousse est surtout déterminé par le diplôme que Charles-Quint adressa à l'enseigne Garcia Fernandez de la Plaza, le vaillant guerrier espagnol qui tua Aroudj de sa propre main. Ce document est cité par M. Berbrugger, dans son *Pégon d'Alger*, aux pages 63, 64 et 65. C'est vraiment la pièce importante du litige historique dont il s'agit ; en somme, si l'on n'est pas encore en mesure de préciser exactement le lieu de la mort d'Aroudj, on est parfaitement certain que ce n'est pas le Rio Salado.

Kheïr Ed-Dîn, frère d'Aroudj, resta seul chef du nouveau gouvernement. Ayant obtenu du Sultan Selim l'investiture du pachalik d'Alger, il reçut de Constantinople et des villes du Levant, particulièrement des ports d'Asie Mineure, un renfort de deux mille janissaires. Avec ce secours et surtout grâce à l'influence que lui donna le titre de Pacha, il put étendre sa domination en augmentant insensiblement les garnisons et en fortifiant, dans l'intérieur du pays, les points les plus importants. Ces points devinrent le siège des *Nouba* (garnisons), base de la première organisation politique et militaire de la régence d'Alger.

Sous les derniers Pachas, les *Nouba* étaient ainsi réparties :

## I.

Alger avait une <i>Nouba</i> composée de . . . . .	15	Seffra.
Bordj-El-Fenar (fort du phare, pégnon). . . . .	1	Seffra (1)
Mersa Ed-Debban (port aux mouches). . . . .	1	
Cap Matifou. . . . .	1	
Ras El-Môl. . . . .	1	
Bordj-El-Kifan. . . . .	2	
Tizi-Ouzou. . . . .	2	(2)
Bour'ni. . . . .	2	
Bouïra. . . . .	3	
Sour El-Rozlan. . . . .	2	
Dellis. . . . .	2	

## II.

Oran. . . . .	10
Mostaganem. . . . .	5
Mascara. . . . .	4
Tlemcen. . . . .	5

(1) La *Seffra* était composée de 16 hommes, elle représentait la tente ; il y avait donc un effectif de 1760 janissaires de garnison permanente.

(2) D'abord à Bordj Oumm-Menaïel (a).

(a) Voir la liste officielle des *nouba*, donnée par M. Devoux dans le *Tachrifat*, p. 34, 35 et 36. — N. de la R.

## III.

Constantine. . . . .	10
Bône . . . . .	5
Biskara. . . . .	5
Bougie. . . . .	3
Djidjel. . . . .	2
Tebessa. . . . .	2
Zemmoura. . . . .	2

Le territoire embrassé par les Nouba fut divisé en trois gouvernements distincts qui, en raison de leur situation géographique, furent appelés Beyliks de l'Ouest, de l'Est et du Sud.

Les chefs de ces gouvernements divisionnaires, choisis parmi les turcs de la milice, avaient les titres et les honneurs des beys: dans le principe, ils n'étaient investis de leurs fonctions que pour trois années seulement.

Le gouvernement du Sud fut organisé sous Hassan-pacha, fils de Kheïr-el-Din, et porta depuis lors le nom de Beylik du Titeri (1).

Nous n'avons aucun document historique qui puisse nous permettre de préciser l'époque de cette organisation (2).

Jusque vers l'année 1770, les tribus des vallées du Sebaou et de l'Isser relevaient de l'autorité des beys de Titeri, qui résidaient alternativement à Médéa ou à Bordj Sebaou.

Non-seulement, ce souvenir a été conservé par des vieillards du pays, contemporains de Mohammed Frîra (3), mais il est confirmé

(1) Hassan-Pacha gouverna, en trois fois, de 1546 à 1567.

(2) Un titre authentique, que l'un de nous a eu entre les mains, constate qu'au mois de Djoumadi El-Aouel 955 de l'hégire (février 1548), Redjeb, bey du Titeri, accorda aux Chorfa une exemption entière de tous impôts et corvées. Un autre titre, daté de Chaban 958 (août 1551) porte que le kaïd Yahya ben Hamza, le turc, chargé de régler, au nom de l'Emir des Emirs, Hassan Pacha, fils de Kheïr Ed-Din, les droits du Beït el-Mal dans les jardins et terres de la banlieue de Médéa, entra en arrangement avec les notables de cette ville, qui consentirent à payer mille dinars d'Alger à titre de transaction, moyennant quoi le beylik renonça à toute prétention pour les déshérences survenues antérieurement à cet arrangement.

(3) Mohammed Frira, plus connu, sous le nom d'*Ed-Debbah*, l'égorgeur, dont tout le pays kabile et les cantons arabes limitrophes ont conservé le

par l'histoire et les légendes kabiles: les montagnards Igaouaouen (Zouaoua) comme les cavaliers Ameraoua sont d'accord sur ce point. Ce qui le confirme d'ailleurs amplement, c'est que les Beni Aïcha et les Isser payaient aux beys du Titeri, jusque dans ces dernières années, certaines redevances coutumières et leur fournissaient en outre des bêtes de somme. D'un autre côté, plusieurs beys du Titeri possédaient dans la vallée de l'Isser de riches haouches qu'ils n'auraient évidemment point acquis s'ils eussent été forcés de résider à Médéa (1).

Les difficultés inhérentes au commandement des turbulentes tribus du Sebaou et les révoltes incessantes des populations du Sud, qui n'obéissaient qu'à la condition d'être raziées chaque hiver, contraignirent les pachas à diviser le commandement. Cette séparation paraît s'être opérée vers l'année 1775.

Les tribus du Sebaou, en y comprenant les Isser et les Kha-chena, furent alors organisées en kaïdats relevant directement de l'aga d'Alger et le siège du Beylik de Titeri définitivement établi à Médéa.

Moustafa-Ouznadji fut le premier bey qui résida d'une façon permanente à Médéa (2).

Voici la nomenclature chronologique des beys osmanlis qui gouvernèrent le Titeri et le Sebaou pendant une période de 227 années jusqu'à la division de ce commandement (3) :

souvenir des actes sanguinaires. Ce bey était allié à la célèbre famille des Bel Kadhi Bou Kettouche, de Koukou; il était né à Blida et avait fait ses premières études à la Zaouïa de Tizi Rached chez les Iraten, au pied des montagnes desquels il trouva plus tard la mort.

(1) Ainsi, le bey Mohammed, qui gouvernait le Titeri en 1746, acheta à cette époque le haouche Tabia situé au Djebel dans la vallée de l'Isser, grande propriété qui fut vendue en 1755 par ordre d'Ali-Dey pour payer les créanciers de ce bey devenu insolvable. Mohammed Bey Frira avait également acheté plusieurs propriétés sur la rive gauche de l'Oued Isser et de l'Oued Corso: c'est même dans cette dernière qu'il fut enterré sous une koubba qui subsiste encore.

(2) Moustafa ben Sliman el Ouznadji, bey de Titeri, assista aux combats de l'expédition d'O'Reilly, en 1775. (Voir Rev. afr. T. III. p. 193).—*N. de la R.*

(3) M. Florian Pharaon, ancien interprète de l'armée, qui a résidé longtemps à Médéa, a publié dans la Revue (Tome II. p. 302-303) une liste des beys de Titeri qui diffère essentiellement de celle de M. Federmann. Le premier bey y est appelé Redjem et la grande lacune qu'il y a dans

Redjeb bey en . . . . .	1548
Chaban . . . . .	1633
Ferhat . . . . .	1663
Mohammed . . . . .	1692
Hosseïn . . . . .	1706
Sliman . . . . .	1728
Osman . . . . .	1734
Ali . . . . .	1744
Mohammed . . . . .	1746
Ibrahim . . . . .	1759
Hadj Ali . . . . .	1760
Yahya . . . . .	1762
Osman . . . . .	1763
Darem . . . . .	
Ali Djenouiz (renégat génois) . . .	1766
Ismail . . . . .	1767
Mamer'li . . . . .	
Solfa, . . . . .	17 à 1775

Si l'on en excepte Osman et Solfa, les Beys qui commandaient à la fois au Sebaou et au Titeri n'ont laissé aucuns souvenirs dignes d'être mentionnés. Leurs noms ne sont connus, que grâce aux actes d'exemptions d'impôts et à la concession de certains

---

le second de ces documents, entre 1548 et 1633, est occupée dans l'autre par ces huit noms : Yahya, le pacha (?) Ramdan, Moustafa, Mourad, Mahmoud, Kaïd el-Houssin, Djafar, le Chef des troupes. Des différences d'autre nature et assez graves peuvent s'observer sur le reste de ces listes.

Ainsi, il est à remarquer que, sur aucune des deux, on ne trouve le nom de Kour Abdi qui avait été cependant bey de Titeri, au dire de Laugier de Tassy (p. 226), avant de devenir pacha en 1724. Or, Laugier étant au Consulat de France à Alger vers cette époque, a dû connaître Abdi personnellement et ne pouvait guère se tromper sur un fait de cette importance.

Notez que c'est sur des titres d'exemptions accordées aux Chorfa que M. Pharaon, ainsi que M. Federmann ont dressé leurs listes. Or, comme on ne peut admettre que des divergences aussi nombreuses et aussi caractérisées soient le simple résultat d'erreurs de traduction, il faut donc conclure que certains, au moins, des titres qui ont servi à établir ces deux listes de beys pourraient bien avoir été fabriqués longtemps après la date qu'ils portent et que, dans l'ignorance où étaient les faussaires des noms réels des beys qui administraient le Titeri à l'époque où ils plaçaient leurs actes, il en auront cité d'imaginaires. — *N. de la R.*

privilèges dont ils avantagèrent les Chorfa et les marabouts des tribus du Titeri — qui ont précieusement conservé ces souvenirs à la fois objet de leur orgueil et de leurs regrets.

C'est le Bey Osman, deuxième du nom, qui, en 1763, acheta la propriété connue alors sous le nom de *Belad Sidoun* (1); il y fit construire un vaste magasin pour les approvisionnements de toute nature et de grandes écuries pour les mulets destinés à la milice et au transport des vivres et du matériel de guerre à l'usage des colonnes de perception d'impôts ou de *razia* dans le Sud. Le Haouche Osman fut, à cette époque, le point de départ de toutes les expéditions, ou plutôt des coups de main, que le Bey tenta contre les populations méridionales. Osman Bey, vaincu dans une de ces courses aventureuses, fut pris par les Oulad Sid Ahmed (fraction des Oulad Naïl), qui lui tranchèrent la tête (2).

Cet échec effraya probablement les successeurs d'Osman, car les quatre Beys qui lui succédèrent ne tentèrent aucune entreprise contre les Oulad Naïl qui, pendant plusieurs années, ne payèrent aucun impôt au gouvernement turc.

Enfin, en 1772 ou 1773, le Bey Softa tenta une expédition contre les Oulad Naïl; mais, suivant la tradition, ceux-ci furent prévenus par leurs *Chouaf* (éclaireurs), de l'arrivée de la colonne et ils eurent le temps d'appeler à leur secours les contingents des tribus voisines; puis, ils attirèrent Softa, qui se lança imprudemment au milieu de leurs campements, tandis que presque toute la cavalerie naïlienne était embusquée derrière les collines. A peine la colonne turque fut-elle engagée que les cavaliers, franchissant les mamelons qui les masquaient, tombèrent sur l'arrière-garde du Bey, qui fut tué avec un grand nombre de soldats réguliers et de cavaliers du Makhzen (3).

(1) Chez les Hassen ben Ali; elle a reçu depuis le nom de *Haouche Osman*.

(2) On montre encore aujourd'hui au Sud du Zarhez le mamelon du Bey (*Koudiat el-Bey*), ainsi nommé depuis ce tragique événement.

(3) Les gens du pays chantent encore quelquefois l'épigramme suivante,

Ces échecs successifs, qui, chaque fois, entraînaient avec eux la défection de nouvelles tribus, décidèrent le gouvernement algérien à établir à Médéa le siège permanent du Beylik de Titeri, ce qui permettait d'agir d'une façon immédiate sur les populations nomades que leur extrême mobilité, non moins que la turbulence de leur caractère, rendaient fort difficiles à gouverner. A ce moment, il s'agissait en outre de raffermir l'autorité chancelante des Pachas, de rétablir leur influence et de faire rentrer dans le devoir nombre de tribus qui se dispensaient d'acquiescer l'impôt ou les redevances. Pour une tâche pareille, il fallait un homme qui fût, à la fois, soldat et administrateur. Le choix du divan s'arrêta sur Moustafa el-Ouznadji ben Soliman (1), homme remarquable à tous égards, qui fut nommé Bey du Titeri et administra ce pays pendant dix-neuf années, de 1775 à 1794 (2).

Si on en croit les récits indigènes, ce serait le bey Ouznadji qui, le premier, aurait organisé le Makhzen des Zmoul ou Abid

---

composée par quelque Meddah ou improvisateur à l'occasion de la mort de Softa.

يا سبطه  
وجه النار  
التورية محفورة  
ومجلده بجلد الحمار

O Softa Bey, au sort fatal !  
Tu faisais tant le pourfendeur  
Le Naïli de ton tambourin  
A percé la peau d'âne.

(1) *Ouznadji*, le fabricant de poires à poudre, de *Ouzân*, poudrière. Moustafa, avait, dit-on, exercé d'abord cette profession.

— La rédaction ajoute ici que *Ouznadji* وزنه جي est un nom arabe accommodé à la langue turque, où il se prononce *Veznedji*. Dans le même idiôme, poire à poudre se dit *Veznè*, وزنه pour *وزنة* *Veznè*.

(2) Il devint Bey de Constantine vers cette époque, ainsi que l'indique la date de son cachet sur les actes de cette province. V. à ce sujet le tome 3 de cette Revue, à la page 193. — *N.*, de la *R.*

et celui des Douaïr. Il est plus que probable, pour ne pas dire certain, qu'il les réorganisa sur une nouvelle base ; car nous savons pertinemment que cette institution turque des Makhzen, élément précieux de domination, d'administration et de guerre, remonte à une époque beaucoup plus éloignée, si ce n'est à Kheïr Ed-Din lui-même (1). Ce qui est certain, c'est qu'Ouznadji, à peine installé à Médéa, réorganisa et augmenta ses troupes régulières, reconstitua le Makhzen et mit tout le monde sur le pied de guerre. Avec un pareil développement de force, le haouche Osman devint insuffisant ; il était d'ailleurs, surtout pendant l'hiver, d'un accès difficile. Il fut abandonné comme établissement militaire pour Berrouaguïa, où l'on créa de vastes locaux et une véritable ferme militaire au territoire de laquelle on affecta plusieurs milliers d'hectares enlevés aux Hassen Ben Ali, à titre d'utilité publique.

Berrouaguïa était admirablement situé au point de vue militaire et agricole : commandant la route du sud, voisin des Makhzen Douaïr et Abid, il devint dès-lors le point de départ des expéditions qu'Ouznadji et ses successeurs ne cessèrent d'exécuter régulièrement chaque hiver contre les tribus nomades forcées de venir dans le Tel (2).

Ouznadji s'attacha à capter la confiance des Djouad (noblesse militaire) auxquels il rendait à toute occasion les plus brillants honneurs et qu'il combla de cadeaux. En retour, ceux-ci l'aiderent dans ses expéditions. Il fit rentrer les Oulad Sid Ahmed dans l'obéissance et leur chef Lekhal ben Grib lui amena un cheval de Gada ; la soumission de cette tribu détermina celle des Oulad Amer, commandée par El Makri et, bientôt, de toutes les autres fractions de la confédération Naïlienne.

En 1775, lors de l'expédition espagnole commandée par O'reilly, Ouznadji conduisit dix mille combattants à Alger et prit une part glorieuse aux succès remportés par « les vrais croyants sur les infidèles. »

---

(1) Dans les Beylik de l'Ouest et de l'Est, cette organisation des Makhzen semble contemporaine de l'établissement même des Osmanlis.

(2) Berrouaguïa était l'une des quatorze fermes ou *Manga*, labourées, ensemencées, cultivées, récoltées par les Arabes au profit du Beylik.

Aussi habile administrateur qu'intépide soldat, Moustafa Ouznadji fut nommé, en 1794, bey de Constantine et il rendit dans ce nouveau commandement des services signalés. En 1797, il fut étranglé par ordre du pacha Baba-Hassan (1).

Mohammed Frîra, surnommé *Ed-Debbah* ou l'égorgeur, fut choisi par le pacha pour succéder à Ouznadji dont il avait été khalifa dans le Sebaou. Mohammed administra le Titeri pendant cinq années, de 1794 à 1799, époque à laquelle il fut tué entre Tala Amara et Agouni ou Djebhân, au pied de la montagne de Beni Raten, dans une très-meurtrière expédition (2). Son corps fut déposé sur le terrain de la ferme du Corso, dans la koubba qui domine aujourd'hui la route qui va de cet endroit au col des Beni Aïcha. Mohammed Frîra était un chef redoutable, qui devait à son caractère sanguinaire le terrible surnom que les populations lui avaient donné.

Ibrahim Tremçani (?) remplaça le Bey Ed-Debbah et conserva le pouvoir jusqu'en 1801.

Le Bey Hassan occupa alors le gouvernement de Titeri et fit plusieurs sorties heureuses contre les Oulad-Naïl. Sous l'administration de ce Bey, la tribu berbère de Mouzaïa se refusa non-seulement de payer l'impôt, mais elle coupa la route d'Alger à Médéa qui traversait son territoire et commit nombre d'actes de brigandage dans les tribus voisines. Il devint d'absolue nécessité de châtier ces rebelles afin de rétablir les communications. Le pays montagneux de Mouzaïa fut envahi simultanément par deux colonnes : l'une, aux ordres de Hadj Mohammed-aga, pénétra par le versant nord, tandis que l'autre, commandée par le Bey Hassan, aborda le versant sud. Les Mouzaïa, malgré les obstacles

---

(1) Son crime était d'avoir trop fidèlement servi les intérêts de son gouvernement. Ouznadji voyant l'établissement français de la Calle en décadence, et voulant accélérer sa ruine, défendit aux indigènes d'y apporter des grains. Le consul de France, Jean Bon Saint-André, se plaignit au Pacha Baba Hassan de cet acte contraire aux traités. Quelques jours après, arrivait à Constantine l'ordre d'étrangler le Bey. (V. Vayssettes, *Histoire des Beys de Constantine. Revue africaine*, T. III, p. 195.)

(2) Voyez, *Revue africaine* T. III, p. 233, quelques détails sur cette expédition mémorable dans les fastes légendaires du pays kabile et les notes sur le Bey Mohammed publiées par M. Guin dans le même recueil, T. VII, p. 293.

naturels que présente leur pays, ne purent résister à cette attaque combinée. Après avoir vainement essayé de lutter, ils furent contraints de solliciter l'aman qu'ils n'obtinrent qu'en payant une forte contribution de guerre. Cinq des principaux auteurs de désordre durent être livrés aux Turcs et amenés à Médéa où ils furent décapités au fondouk des Siyas (1). Ce châ-timent rétablit l'ordre, non-seulement chez les Mouzaïa, mais encore dans les tribus voisines qu'ils s'étaient efforcés d'entraîner dans leur révolte.

C'est le Bey Hassan qui a fait construire à Médéa la mosquée appelée Djamaa El-Ahmar dont on voit encore aujourd'hui le minaret près de la porte des jardins (2).

Hassan fut remplacé par Mahmed Bey, ancien chaouche du Bey d'Oran, qui, pendant trois années, administra la province et fut étranglé en 1809, par ordre du nouveau Pacha, Hadj-Ali.

A cette époque, le Derkaoui Abd el-Kader Ben Cherif, originaire du Maroc, souleva les tribus de l'ouest, prêcha le djihad ou guerre sainte afin de chasser les Turcs. Pendant que ce disciple de Moula el-Arbi bloquait, avec ses contingents, la place d'Oran, où le bey Moustafa Manzali se tenait renfermé, après en avoir fait murer les portes, les contingents des Doui Hossein, Matmata, Djendel et les autres tribus du Chelif s'avancèrent sur Médéa pour en expulser les Turcs. Déjà, ils étaient arrivés auprès de la ville (3), lorsque Dehilis el-Mokhtari, que le Bey avait mandé en toute hâte, les assailit, à la tête de son goum et les battit complètement. Suivant la coutume, tous les prisonniers, et ils étaient nombreux, furent mis à mort, et leurs têtes

(1) Le fondouk des palfreniers du Bey, situé alors près de la porte actuelle de Sidi Sahraoui.

(2) Grâce au zèle éclairé de M. le sous-lieutenant Baron Henry Aucapitaine, le Musée de notre ville possède aujourd'hui l'inscription de dédicace de cette mosquée, datée de 1213 de l'hégire (1798-1799 de notre ère) et gravée sur une tablette de marbre blanc; ainsi qu'une autre provenant de la grande mosquée de la même ville et remontant à l'année hégirienne 1127 (1715-1716). — *N. de la R.*

(3) Au lieu qui, depuis cette époque, porte le nom de *Merdjet el-Tourk*.

formèrent une sinistre guirlande autour des murailles de la ville.

Hassan bey ayant été appelé à remplir les fonctions d'aga à Alger, son neveu Ismaïl fut nommé Bey de Titeri.

La domination des Turcs s'affaiblissait de tous côtés : Mohammed bel Arche, dans l'Est, Si Cherif dans l'Ouest ; partout des insurrections. Le Sud ne resta pas en arrière, et les Oulad Nail, travaillés comme les autres par les besoins du moment, refusèrent de payer l'impôt, et ce n'était pas la première fois ! Ismaïl-Bey marcha contre eux, mais arrivé sur leur territoire, ces nomades étaient partis et la colonne dût rétrograder sans butin. Le Makhzen du Titeri commença alors à exprimer son mécontentement de revenir à vide et l'affaire pouvait devenir grave. Heureusement, le Bey fut rejoint par le cheikh Naïmi ben Zidan des Oulad Khalif, un des Arabes le plus déterminés du pays. Ce Naïmi était un homme d'expédients, il proposa à Ismaïl de razer les Beni Lent qui étaient en révolte ouverte contre le bey de l'Ouest. Le coup de main, dirigé par Naïmi, eut son plein succès, et le bey de Titeri ainsi que son makhzen rentrèrent à Médéa avec un butin considérable. Mais, lorsque le bey Bou Kabbous apprit qu'une tribu de son commandement avait été raziée par le bey de Titeri, il fut pris d'une violente colère et jura d'aller faire boire son cheval à la fontaine de Berrouaguia.

Les tribus du kaïdat du Dira étaient, à ce moment et depuis de longues années déjà, en discussion relativement à des terrains proches de l'Oued Djenan, terrains que leur disputaient les Arib et les Beni Sliman. Ces derniers relevaient de l'aga tandis que les autres dépendaient du bey de Titeri : chacun de ces fonctionnaires prenait fait et cause pour ses administrés et était au moins jaloux de ses droits. La querelle ayant été portée au divan d'Alger et le Pacha n'ayant pu mettre les parties d'accord, les renvoya à l'arbitrage souverain des armes, ce qui était d'ailleurs un moyen assuré d'affaiblir des tribus puissantes et souvent peu soumises. Les tribus en vinrent donc aux mains sur le territoire des Adaoura, lesquels se trouvèrent divisés à ce sujet en deux partis, dont chacun fournit son contingent aux tribus belligérantes. On se battit avec un acharnement égal de

part et d'autre : cependant, écrasés par le nombre, les Arib et les Beni-Sliman furent battus et durent évacuer le territoire en litige. Les Arib choisirent alors pour chef un certain Rabah ben Taleb, simple cavalier, qui s'était fait remarquer par son énergie et son courage. Sous ce chef nouveau, la lutte, qui n'avait été d'abord qu'une querelle de tribu à tribu, prit les proportions d'une guerre véritable et revêtit un véritable caractère politique. Rabah, profitant de l'agitation causée, dans le beylik de l'Ouest, par l'apparition du marabout Bou Terfas (1), fit un appel aux tribus de la Mitidja, du Tel et même du Sahara. Il put réunir ainsi plus de huit mille cavaliers, avec lesquels il dirigea une incursion considérable contre les tribus du Dira. Toutes les tribus de ce kaïdat, commandées par le frère de Mahmed bey de Titeri, furent impitoyablement raziées. Le butin fut immense, les vainqueurs se ruèrent sur le petit bordj de Sour el-Rozlan (aujourd'hui, Aumale), dont ils chassèrent la garnison turque et pillèrent le matériel.

Les Arib devaient payer cher cette insulte au drapeau Ottoman.

Quelque temps après cet événement, le Dey donna l'ordre au Bey d'Oran, Mohammed Bou Kabous, connu par son énergie et qui disposait d'un makhzen nombreux et bien organisé, de faire une razia sur les Arib alors campés à l'Oued Djenan.

Bou Kabous partit d'Oran avec huit cents Zebantot montés sur des mulets, réunit à Miliana les contingents des tribus forts de quatre mille cavaliers, passa par Taza, longea la limite du Tel et du Petit désert. En traversant le territoire des Oulad Allan, il fit couper les poignets à seize individus de cette tribu qui s'étaient nuitamment introduits dans son camp pour y voler. Enfin, il fondit comme la foudre sur les Arib auxquels il tua beaucoup de monde, fit un butin d'autant plus considérable que ceux-ci s'étaient enrichis dans les précédentes affaires. Puis, il ramena à Médéa deux cents femmes et quarante-cinq prisonniers qui furent décapités sur le marché, et dont les têtes, suivant la cou-

---

(1) C'était le beau-frère du Derkaoui Abd el-Kader ben Chérif.

tume, ornèrent les remparts pour rappeler aux rebelles le châtiment réservé à ceux qui oseraient attaquer les Osmanlis.

En retournant à Oran, le Bey Bou Kabous passa la nuit à Berrouaguia. Là, suivant le serment qu'il avait fait, son cheval put s'abreuver à longs traits au bassin de la ferme.

Rabah ben Taleb, instigateur de la révolte avait — comme il arrive fréquemment aux auteurs de désordre — trouvé le moyen de s'échapper; il avait pu se sauver accompagné de quelques cavaliers. Le Pacha donna à Ismaïl Bey l'ordre de s'en emparer mort ou vif. Les Turcs employèrent leur moyen habituel: Ismaïl prescrivit au kaïd du Dira de promettre l'aman au rebelle afin de l'attirer au marché du dimanche des Oulad Dris qui se tenait sous le fort de Sour El Rozlan. Le Bey dépêcha en même temps cinq cavaliers du Makhzen avec mission de tuer le chef des Arib s'il se présentait (1). Celui-ci, confiant dans l'aman du chef turc, vint en effet. Au moment où il s'approchait à cheval pour parler avec le kaïd osmanli, ce dernier fit un signe et le brave Rabah ben Taleb tomba frappé de cinq coups de feu tirés des créneaux du fort (2).

(1) Ces cinq cavaliers étaient Kouïder ben Ahmed, Bou Taleb ben el-Aït, Ahmed Kahouadji, Mohammed ben el-Khemissi, et M'barek bou-Khors.

(2) Les Arib ont conservé le souvenir de Rabah ben Taleb, dont la mort a inspiré à leur rapsode ces vers pleins de tristesse, mais, pour eux, fiers souvenirs.

السُّوفُ عَامِرٌ

الْبِرَّاحُ يُبْرِحُ

إِلَى قَتْلِ غَلِينَا

رَابِحٌ لَا يَرْبِحُ

Sur le marché, la foule se pressait;

La voix du Berrah (crieur public) retentissait

(Le jour où coulait son sang précieux).

Les meurtriers de notre Rabah ne seront point heureux.

Ismâïl Bey fut remplacé en 1813 par le Bey Djafer (1), homme très-remuant mais peu militaire. Ce nouveau bey commença par destituer Mohammed ben El-Hadj Khalif qui avait été khalifa sous son prédécesseur, et fit nommer à sa place le koulourli Berber.

A cette époque, ben Chohra ben Ferhat et Sliman ben Ahmed Sofateïra, tous deux de la fraction des Maamra, se disputaient le commandement des Larba divisés comme toutes les tribus du pays, en deux *sof* distincts et rivaux. Ben Chohra avait le commandement sous le nouveau bey. Vers la fin de l'été de l'année 1813, ce cheikh des Larba vint dans le Tel pour s'approvisionner de céréales, il campa à Serouan (Zarouan ?), chez les Douairs avec son convoi et un grand nombre de Beni Larouat et d'alliés des Larba, tels que des Harazlia et les Oulad Sidi Atallah. A ce moment, Sliman ben Sofateïra, qui se dirigeait vers l'ouest avec la fraction rivale, forma le projet de razier la caravane de ben Chohra dès qu'elle reviendrait du Tel. Dans ce but, il réunit à Tadjemout et à El-Beïda des contingents considérables des Oulad Chaïb, Oulad Naïl et Oulad Khelif, goums qui, tous alléchés par l'appât de la razia étaient accourus à son appel et avec lesquels il fit occuper tous les passages.

Ben Chohra, informé du danger qui le menaçait, pria le Bey Djafer, qui était venu de sa personne à Serouan pour régler lui-même la *Heussa* (1), d'escorter sa caravane jusqu'à El-Ar'ouat (Lagouat); le Bey y consentit moyennant une somme de quarante mille boudjoux.

Arrivé auprès d'El-Ar'ouat, Djafer fit main basse sur tous les chameaux de la caravane, afin d'extorquer une forte contribution aux habitants de ce ksar. Les Lar'ouati ne pouvaient lutter en rase campagne contre les soldats réguliers du Bey; mais ils ne les

(1) Selon d'autres documents, c'était un certain Djellal qui administrait le beylik de Titeri en 1813. (V. le 4<sup>e</sup> volume de cette Revue, à la page 454 et le 6<sup>e</sup> à la page 57. — *N. de la R.*)

(2) Le *الحصّة* — *Heussa*. — était l'impôt perçu par les Turcs sur les nomades qui venaient annuellement s'approvisionner de céréales dans le Tel. Ce droit bien que très-variable était dans les années ordinaires d'environ un rial-boudjou (1 fr. 80 c.) par chameau.

crainaient point avec toutes leurs forces, une fois abrités derrière leurs murailles. Aussi, ils eurent recours à cette ruse : prodiguant les démonstrations amicales aux soldats osmanlis, ils les invitèrent chez eux et ceux-ci, fatigués de la longue route, se rendirent à l'invitation avec empressement. Mais les portes de la ville se refermèrent aussitôt sur eux et, malgré toutes les menaces du Bey, ces malicieux citadins ne relâchèrent leurs hôtes qu'après avoir obtenu la restitution des chameaux.

Djafer dût se contenter d'accepter une contribution de dix mille boudjoux que lui paya la djemaa de Lar'ouat à titre de *Dheifet el-Bey* (1), et il rentra à Médéa.

A quelque temps de là, il tenta une expédition chez les Oulad Mahdi à la tête de cinquante soldats réguliers et d'un millier de chevaux du Makhzen ; cette tentative, qui eut pour le Bey une issue des plus malheureuses, fut entreprise à l'instigation du cheikh El Hadj Ahmed ben Kechida des Oulad Mokhtar Cheraga.

On raconte que son goum ayant pillé à Oum El-Melazem (2) une caravane des Oulad Sidi Aïssa qui se rendait dans le Tel avec un certain nombre de chameaux chargés de blé, le marabout vénéré de cette tribu, Si Mohammed ben El-Atreuche, alla demander justice au Bey, qui lui répondit insolemment :

راني اجمل والمرابط شوكة

الجهيل ياكل الشوك

« Je suis le chameau et le marabout la plante épineuse,  
« le chameau mange la plante épineuse. . . !

Si Mohammed, furieux de cette réponse grossière, appela la vengeance céleste sur le Bey et lui prédit que, sous vingt-quatre heures, Dieu le punirait en le dépouillant comme il avait dépouillé les Oulad Sidi Aïssa.

---

(1) *Dheifet el-Bey*. ضيفة الباي l'hospitalité du Bey, sorte de droit de bienvenue. Les Turcs étaient les inventeurs de cet impôt ainsi que de plusieurs autres. Ils se sont toujours montrés féconds en inventions fiscales.

(2) Chez les Salamat (cercle de Bou Sada).

Le lendemain, les troupes du Bey furent complètement battues par les Oulad Mahdi et mises en telle déroute que le Bey dût se sauver honteusement avec les débris de ses troupes, qui furent poursuivies jusque sur le territoire des Oulad Sidi Aïssa.

Des 50 zebantot (1) qui avaient fait partie de l'expédition, vingt-deux furent tués et les vingt-huit autres rentrèrent à grand peine à Médéa complètement dépouillés et presque tous blessés. Le Makhzen avait perdu six hommes; enfin un des spahis du bey, l'osmanli Mahmoud ben Kara Guendez, fut au nombre des morts.

Ainsi s'accomplit la vengeance céleste sur celui qui avait méprisé les avertissements du saint marabout des Oulad Sidi Aïssa !

Le bey fut plus heureux dans une petite razia qu'il opéra sur les Zenakhera. Cette tribu était *Azel* et relevait comme telle de l'autorité du Khodjt el-Kheil; elle refusa de restituer quelques animaux volés dans la Mitidja. Le bey, ayant reçu l'ordre de punir sévèrement cet acte de désobéissance, partit un soir d'Aïn Moucharref chez les Oulad Allan et, le lendemain matin, tomba sur les Zenakhera, auxquels il coupa quelques têtes et imposa une forte contribution.

Depuis sa destitution, l'ancien khalifa Mohammed bel-Hadj s'était retiré à Alger où, par toutes sortes d'intrigues, il cherchait à renverser son ancien maître en le desservant auprès de l'aga Omar alors tout puissant. Néanmoins, Djafer se serait probablement maintenu malgré les intrigues de son ancien khalifa, sans son malencontreux échec chez les Oulad Madhi qui fut son coup de grâce. Le gouvernement lui fit un crime d'avoir, sans autorisation, fait une razia sur une tribu relevant du Beylik de l'Est, et un crime bien plus grand encore de s'être laissé battre.

---

(1) Les *Zebantot* étaient des espèces des vétérans, dont la tenue habituelle ne devait pas être des plus satisfaisantes, puisqu'elle a donné naissance à ce proverbe algérien qu'on applique aux gens mal vêtus :

Comme un Zebantot,  
Sans chachïa ni capote!

*N. de la R.*

Un vendredi, au moment où Djafer-bey venait de faire pendre son khodja Si El-Arbi ben Djendeli, il reçut la visite du Hakem accompagné de ses chaouches. Après tous les compliments d'usage, ce fonctionnaire annonça au bey qu'il était chargé par le pacha de le faire immédiatement étrangler... « Entendre c'est obéir » répondit Djafer, et il remit au représentant de l'autorité son yatagan garni d'or. Puis, il se rendit au café du Hakem (1) où il prit son dernier repas. Une heure après, il tendit son cou aux deux juifs chargés des exécutions de ce genre.

Ce bey avait introduit une innovation dans la manière turque de rendre la justice. Sous son gouvernement, on coupa le nez aux voleurs au lieu des mains, ainsi que le prescrit certain passage du Koran, pris trop à la lettre par les musulmans (2).

Ibrahim Sahr ben El-Hadj Khalil, successeur de Djafer, administra le pays pendant deux années de 1814 à 1816. Ce bey appela un de ses parents Mohammed bel Hadj Khelil, kaïd du Dira.

A cette époque, les mouvements des tribus nomades étaient surveillés par la tribu Djouad des Oulad Mokhtar Reraba, sous les ordres de Lakhdar ben Kouider. Ce chef fit un jour prévenir Ibrahim bey que les Oulad Naïl insoumis étaient campés à El-Medjdel (3). A cette nouvelle, le bey quitte aussitôt Médéa avec trente spahis, vient coucher à Berrouaguia, où il organise une colonne de cent zebantot montés sur les mulets du Beylik et part pour Oum El-Odhem. Là, il fut rejoint par cinq cent cinquante cavaliers des Abid, des Douaïr et des Oulad Mokhtar et alla camper à Aïn Oussera; et, en une forte marche de nuit, arriva à Medjdel. Les Oulad Naïl furent, à la pointe du jour, surpris dans leurs campements et complètement raziés; ils se réfugièrent précipitamment dans le Bathen-Deroua, montagne qui, au sud, domine Medjdel. Mais, poursuivis par les

---

(1) Kahouat el-Hakem, le café du Gouverneur de la ville. Il était au-dessous de la grande mosquée.

(2) Sourate de la Table, 42<sup>e</sup> verset.

(3) Sur la route d'El-Arouat à Bou Sada.

Zebantot, ils durent se sauver, laissant onze des leurs entre les mains de l'ennemi.

Ibrahim Ksantini succéda à cet Ibrahim, de 1817 à 1819. De même que son prédécesseur, celui-ci signala son gouvernement par plusieurs expéditions dans le Sud, coups de mains parfois heureux, dans lesquels il fut surtout secondé par Dehilis ben Ahmed, alors cheikh des Oulad Mokhtar. La principale de ces razias porta sur les Oulad Dhiya, commandés par Belgassem ben Er-Raache. Cette tribu était alors campée à El-Matmoura (versant sud du Djebel Sahari), Elle ne se soumit qu'après un combat acharné et sanglant où le bey perdit quelques hommes du Makhzen. Le butin fut considérable : 2,000 chameaux et 10,000 moutons furent enlevés à l'ennemi. Enfin, quand au bout de six jours, la colonne rentra triomphalement à Médéa, elle était précédée de mulets portant trois *Chouari* (1) remplis des têtes des révoltés, lesquelles, suivant l'usage, décorèrent les remparts de la ville.

Un certain Moustafa, originaire de Miliana, fut appelé par le pacha à remplacer Ibrahim El-Ksantini. Ce bey ne conserva pas longtemps le gouvernement ; car, au bout de six mois, fatigué d'un pouvoir de plus en plus dangereux à exercer, il se retira dans la Zaouïa de Sid Mohammed ben Aïssa, refuge inviolable des criminels et des proscrits (2). Aussi, est-il connu dans la tradition sous le nom d'*El-Herrab* (le fugitif).

Moustafa bou Mezrag (3) qui lui succéda clôt la liste des beys de Titeri ; il administra de 1819 à 1830 ; précédemment, il avait rempli pendant cinq années les fonctions de khalifa. C'était un brave et énergique soldat dont le caractère présentait le

(1) On appelle *chouari* certains grands paniers réunis par *couples* et qui se placent sur le dos des bêtes de somme pour recevoir des fardeaux ; cela se traduit proprement en français, par le mot technique *baste*, qui est d'ailleurs peu employé et presque inconnu. — *N. de la R.*

(2) Dans la tribu des Ouzera.

(3) Le surnom de Bou Mezrag, — l'homme à la lance — provient de ce qu'un des ancêtres de la famille avait servi dans les Mezerguia ou lanciers. La tradition, plus pittoresque, affirme qu'un saint Derouiche, des environs de Bougie avait remis à Moustafa, quand il était encore *Yoldache* (janissaire), une lance comme symbole de sa grandeur future.

singulier mélange de bienveillance et de cruauté, si commun chez les Turcs ; ainsi, il écoutait volontiers les réclamations des pauvres gens, et fit couper la tête à son chaouche Mohammed bel Abiod qui lui avait soustrait sa tabatière, et à son secrétaire ben Berkat pour concussion. Il fit aussi décapiter un juif de Médéa qui avait fourni de l'eau-de-vie (araki) à son fils.

Depuis les beys Ouznadji et Hassan, d'illustre mémoire, aucun bey ne réunit de si brillantes qualités et n'eut une aussi sage administration que Bou Mezrag.

La sage impulsion politique donnée par Yahya Aga, combinée avec un système de razias rapides et multipliées amenèrent, à cette époque, la soumission définitive des Oulad Chaïb et des diverses fractions de la confédération Naïlienne. Yahya avait su, par sa générosité, la douceur de son caractère et surtout sa bravoure chevaleresque, gagner la confiance et même l'affection des Djouad dont il avait flatté l'orgueil en les comblant de présents et d'honneurs. On peut affirmer que ses hautes qualités ont plus fait pour la pacification du Sud que les razias des plus habiles capitaines. C'est ainsi que les Mokri, Belgacem bou Erraache, Telli, Merzoug, Djedid, Mansour et nombre d'autres devinrent ses amis intimes et avec eux les Oulad Naïl, les Bou Aïche ; les Oulad Chaïb, que la force jusqu'alors avait été impuissante à réduire, devinrent les sujets soumis du gouvernement turc (1).

---

(1) Yahya Aga a laissé dans tous les pays directement soumis au gouvernement d'Alger une réputation extraordinaire de justice et de sage politique. Toutes les tribus kabiles ont conservé le souvenir de son nom et de ses actions qui contrastent avec celles des autres chefs osmanlis et particulièrement du farouche Mohammed Ed-Debbah auquel on l'oppose souvent. Yahya aga joignait à une grande intelligence une audace chevaleresque dont le fait suivant va donner une idée. Les Kabiles dépendant de Bougie s'étant révoltés à la voix de leur cheikh Saïd Oulid ou Rabah, l'aga Yahya marche contre eux à la tête d'une forte colonne qui s'avança dans la vallée de Oued Sahel. Arrivé au col des Fenaïa, il laisse reposer ses troupes et prenant une simple escorte de cinquante cavaliers et un guide, il se rend au village d'Aguemoun habité par Oulid ou Rabah qui s'apprêtait en ce moment à opposer aux Turcs une énergique résistance. Quel ne fut pas l'étonnement du chef berber de se trouver tout-à-coup en présence de Yahya Aga qui lui demande l'hospitalité, lui annonçant que le grand Pacha d'Alger l'a chargé de lui apporter l'aman

A partir de cette époque, les Bou Aïche, les Oulad Chaïb, et les Oulad Nail cessèrent de relever du bey de Titeri et devinrent directement *raïa* ou tributaires de l'aga d'Alger.

Hassan Gueritli fut nommé kaïd des Oulad Nail et alla demeurer parmi eux, venant deux fois par an à Alger, apporter le produit des impôts auxquels ses administrés étaient soumis.

Revenons à Moustafa Bou Mezrag.

Au commencement de son gouvernement, ce bey, de concert avec Ahmed ben Kechida des Oulad Mokhtar Cheraga, fit une *razia* sur les Oulad Feredj. Informé par le cheikh des Djouad que cette tribu était campée à Aïn Er-Riche, au sud-ouest de Bou Sada, il partit de Médéa avec cinquante zebantot, alla camper à Oum El-Odham, où il fut rejoint par le Makhzen, campa le lendemain au Hamma du Zahrez (1) et de là, en une forte marche de nuit, arriva à Aïn Riche où il surprit la tribu révoltée, sur laquelle il fit un butin considérable en moutons et bestiaux.

En 1823, Bou Mezrag fut moins heureux dans une expédition contre les Oulad Chaïb qui, avertis par leurs éclaireurs de l'arrivée du Bey, avaient eu le temps d'appeler à leur secours les contingents des tribus voisines. Bou Mezrag, marchant contre eux avec 40 zebantot et 500 cavaliers du makhzen, trouva l'ennemi réuni à Oum Zeboudj, dans le Sersou, et l'attaqua malgré l'infériorité de sa troupe.

Après sept heures de combat acharné, il dût battre en re-

et de lui faire en outre cadeau d'un cheval richement caparaçonné. Oulid ou Rabah, vaincu par cette confiance généreuse, lui tendit la main, et la paix fut conclue sans effusion de sang.

De même que tous les hommes de quelque mérite qui servirent le gouvernement turc, Yahya Aga mourut victime des intrigues de ses ennemis et de ses détracteurs qui l'accusèrent de s'être entendu avec l'agent de France à la Calle pour vendre cette ville à la France. Le Pacha, jaloux de la réputation et surtout de la légitime influence acquise par son aga, donna l'ordre de l'étrangler.

Yahya Aga venait d'avoir la douleur d'apprendre la mort de son meilleur ami le cheikh Mansour el-Bellili, de Hâmza, assassiné par ordre de Hossain Pacha, quand lui-même fut étranglé (?) à Blida.

(1) A *Guelta el-Beïda*.

traite, laissant les cadavres de dix-sept de ses cavaliers, de son chaouche Ibrahim Turki et de son bache-sias Kaddour Ben Djebbour, homme d'une bravoure extrême.

Ce fut pour réparer cet échec que l'année suivante Yahya Aga fit une grande expédition contre les Oulad Chaïb à la suite de laquelle ceux-ci devinrent enfin — après soumission — raïa de l'aga.

En 1825, Bou Mezrag, informé par l'aga des Douair que les Larba, commandés par Sliman ben Ahmed Sofateira et conduits par Bou Midouna des Oulad Mokhtar Cheraga, étaient venus s'établir à Serouan pour acheter des céréales, tandis que les Oulad Dhya (des Oulad Naïl) campaient, dans le même but, à El-Beurda, envoya, sur ce dernier point, Mohammed ben Sellan, kaïd des Oulad Naïl, pour percevoir le *Heussa*. Mais les Oulad Naïl décampèrent au plus vite et se retirèrent à Aïn-Oussera.

Le Bey partit alors avec son makhzen et quelques zebantot. Arrivé sur les lieux, il procéda à une enquête sévère et reconnut que les Titeri avaient fourni aux Oulad Naïl les grains dont ils avaient eu besoin et que ces mêmes Titeri, de concert avec Bou Midouna, avaient engagé les Oulad Dhya à quitter El-Beurda, sans payer le heussa. Après avoir constaté cette trahison, Bou Mezrag mit en pratique la maxime turque « Le noble meurt et le roturier paie. » En conséquence, il razia les Titeri, fit trancher la tête à Bou Midouna ainsi qu'au mokhtari Sliman ben El Bey et à M'hamed ben Abd-Allah, homme très-brave, des Oulad Sliman, serviteur des Oulad Mokhtar Cheraga. A la suite de cette affaire, Dehilis ben Ahmed fut mis à la tête des Oulad Mokhtar, commandement qu'il exerça jusqu'à la prise d'Alger.

Pendant que les Larba et les Harazlia, sous les ordres de Sliman ben Sofateira, campaient à Serouan, Bou Mezrag reçut l'ordre péremptoire du Pacha de tomber sur ces tribus, d'arrêter tous les hommes et d'enlever tous les chameaux. Ces tribus étaient accusées d'avoir soutenu Tedjini Sid Mohammed ben Ahmed ben Salem dans sa révolte contre le bey Hassan d'Oran. Pour ce coup de main, on devait rassembler les goums des Beni Sliman, Arib, Djendel et de toutes les tribus relevant de l'aga. Quelques jours

après, Bou Mezrag se trouva à la tête de 4500 cavaliers, qui furent nuitamment postés de façon à couper toute retraite à l'ennemi. Le lendemain, à la pointe du jour, il monta à cheval et fit arrêter les 120 principaux individus des Larba, parmi lesquels le cheikh Sliman ben Sofateïra, Bou Douma ben Chaa, Bahiz des Oulad Salah et El Bey ben Moula Mohammed. Les prisonniers, à l'exception des cheikhs, furent enchaînés et conduits à Alger où ils furent condamnés par le divan à un an de travaux forcés, à Bab El-Djezira. Sliman ben Sofateïra mourut de chagrin cinq jours après et bien peu des autres prisonniers revirent leur pays.

Après l'arrestation de ces chefs de tente, le Bey s'empara des 10,700 chameaux dont se composait la caravane. Ces animaux furent vendus sur place aux tribus du goum (1).

En 1826, le Bey Bou Mezrag fit une razia sur les Oulad Mokhtar Cheraga. Cette affaire, conduite par ben Dehilis et ben Aouda eut lieu à Kseïr ben Azzouz, à l'ouest d'Afoul, sur le territoire des Adaoura et eut pour résultat la prise de 500 chameaux et 4000 moutons.

Moustafa Bou Mezrag augmenta les établissements du Djenan El Bey et de Berrouaguia. Ce fut lui qui fit construire la mosquée appelée Djama Sid El-Mazari (2).

Les khalifas de ce Bey furent Djof Ali et Mohammed Khalifa, qui, plus tard, nommé Bey du Titeri par la France, fut tué par ordre d'El Hadj Abd El-Kader.

Au moment où les Français se préparaient à débarquer, Moustafa Bou Mezrag reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Alger avec ses contingents. Il assista à la bataille de Staouéli. A peine la nouvelle de la chute d'Alger se fut-elle répandue avec la rapidité de l'éclair qui sillonne la nue que tous les raïas, avides d'indépendance, opprimés depuis trois siècles par une tyrannie incessante et un despotisme sans limite, se soulevèrent en masse. Lorsque le Bey revint à Médéa, personne ne voulut plus reconnaître ce mandataire d'un pouvoir exécré... Bou Mezrag avait

\_\_\_\_\_

(1) Le prix n'en fut jamais payé au Beylik turc.

(2) La seule mosquée sur les onze existantes, qui ait été conservée au culte musulman.

cependant conçu un moment l'idée de se poser en Pacha indépendant, mais personne ne voulut lui obéir. Berrouaguia fut pillé, les Ouzera s'emparèrent des 500 mulets du Beylik établis à Djenan El Bey.

Enfin, à l'approche de l'armée du maréchal Clauzel, Moustafa Bou Mezrag se retira avec sa famille dans l'intérieur du pays. Mais une lettre d'aman du général en chef le décida à revenir à Médéa et il fit sa soumission, obtenant de se rendre à la Mecque. Il se fixa plus tard à Alexandrie d'Egypte où il mourut (1).

Henri FEDERMANN,  
Interprète de l'armée.

Le baron Henri AUCAPITAINE,  
Sous-lieutenant au 36<sup>e</sup>. de ligne.

---

(1) Le *Tableau de la situation de l'Algérie*, volume de 1843-1844, contient (pages 397 à 444), sous le titre de *Notice sur l'ancienne province de Titeri*, un très-remarquable travail de M. Urbain, alors interprète principal de l'armée d'Afrique. C'est un document fort utile à consulter sur la matière. Voyez aussi, dans le même Recueil, volume de 1844-1845, la *Notice* de MM. Carette et Warnier, pages 506 à 513. — *N. de la R.*